

L'Inspo

DÉCEMBRE 2025



Illustration : Thimothée

L'édito

Zoom sur

3 | L'Arène & Papothé

Sciences Po Bordeaux

4-5 | Portrait : Denis Mukwege

6 | Cap sur l'Apéro Concert pour le BDA

7 | Un premier Grünt pour Sciences Peura

Bordeaux

8-9 | Léo Valls : intégrer le skate dans la programmation urbaine

Politique

10 | Nouvelle-Calédonie, une bombe à retardement pour Lecornu ?

11 | Les coulisses de la justice transitionnelle en Colombie

12 | Liban et Syrie, les regards d'un journaliste

Société

14 | À Bordeaux, ils agissent contre le mal-logement

Billet d'humeur

15 | Des ex-présidents en prison : la contre-attaque de nos démocraties ?

Débat

16 | Le sport automobile

Culture

17 | Les rêveurs, un film porteur d'espoir

18-21 | Voyage 20 000 lieux sous les mers

J'ai Testé

22 | Les transports en Thaïlande

Divertissement

23 | Horoscope

24 | Jeu

Déjà novembre : les doudounes sont de sortie et les mines grises aussi... Mais rassurez-vous, l'équipe de *L'InsPo* vous a préparé plein de supers articles pour éclairer vos journées.

Pour commencer, focus sur l'IEP : le Zoom sur présentera deux petites nouvelles : L'Arène et Papothé ! Vous en apprendrez ensuite davantage sur Denis Mukwege, la personnalité qui a donné son nom à la promo 2030. Côté art, on vous emmène dans les coulisses du tant attendu Apéro Concert, et de Sciences Peura qui inaugure un nouveau projet.

À Bordeaux, notre équipe a rencontré Léo Valls, fondateur d'un festival de skate, et dans un autre registre, celles et ceux qui luttent aujourd'hui contre le mal logement dans la capitale girondine.

Côté politique et international, autre type de gymnastique : entre la crise en Nouvelle-Calédonie, la justice transitionnelle en Colombie, le regard d'un journaliste sur la relation entre le Liban et la Syrie, et l'aller-retour carcéral d'un certain Sarkozy, vous devriez être servis (oui on s'est lâché sur les "i", de rien c'est gratuit).

On ne sait pas si l'Arène compte débattre sur ce sujet, mais en tous cas nous on s'est demandé : pour ou contre les GP ?

Que serait l'InsPo sans sa rubrique Culture ? Notre équipe s'est rendue ce mois-ci au cinéma Jean Eustache de Pessac à la rencontre d'Isabelle Carré, réalisatrice du film *Les Rêveurs*, pour parler jeunes et santé mentale. On vous propose aussi de vous plonger dans la nouvelle exposition du Bassin des Lumières grâce à Déclic et à son objectif aiguisé.

Et pour finir sur note de légèreté, vous trouverez : un J'ai testé les transports en Thaïlande digne des plus grands aventuriers, un horoscope salé à souhait, et pour le jeu, votre mission, si vous l'acceptez, sera d'aider notre Premier Ministre sur un certain budget...

Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter une bonne lecture,

À très bientôt pour le prochain numéro !

MARTIN Janelle et TRIN Antoine



Crédits : Elsa

Mea culpa : Vous trouverez juste en dessous une magnifique illustration de notre artiste Elsa, censée accompagner l'article sur le Népal dans le dernier numéro mais qui s'est malencontreusement perdue en chemin... On espère que vous l'apprécierez autant que nous !

Zoom sur...

L'Arène

Futur·e·s ministres, futur·e·s diplomates ou bien passionné·e·s de rhétorique, *L'Arène* est faite pour vous ! Loin des polémiques stériles et des débats sans profondeur, privilégiant la richesse des discours et l'esprit démocratique, cette jeune association vient souffler un vent de fraîcheur à Sciences Po Bordeaux avec un concept novateur et ouvert à tous. De la "petite arène" pour les plus réservé·e·s au célèbre "face à face" pour les orateur·ice·s plus confiants, l'objectif est de s'initier à l'art du débat tout en exprimant librement ses opinions. À travers des débats publics réguliers, l'association

propose à ses membres de renforcer leur réflexion par la pluralité des points de vue abordés. En s'appuyant sur une multitude de questions de société, comme la croissance ou l'héritage, *L'Arène* parvient à conjuguer débat et écoute. C'est également un laboratoire démocratique où s'exercent argumentation, négociation et respect des divergences. *L'Arène* ne se limite pas à traiter l'actualité : elle souhaite aider les étudiant·e·s à devenir des citoyen·ne·s éclairé·e·s, et à intervenir dans le débat public avec rigueur et bienveillance. En ce qui concerne l'avenir, de nombreux projets sont dans les tiroirs, notamment des débats interassociatifs qui raviront les plus curieux·se·s d'entre vous!



Comme le disent si bien leurs deux co-présidents : "la promesse de *L'Arène* c'est de s'enrichir des autres", alors n'hésitez pas à venir les soutenir pour faire grandir cette belle association.

Mariani Basile

Papothé

Avez-vous déjà eu envie d'une boisson bien chaude et parfumée, et regretté de ne pouvoir boire que du café à l'IEP ? Si c'est votre cas, rassurez-vous : la première et toute nouvelle association de thé débarque à Sciences Po Bordeaux ! Papothé, c'est l'histoire de deux passionnées de thé, Lisa et Clara, qui ont découvert lors de leur année d'Erasmus la culture suédoise du fika. Une tradition qui consiste à prendre une pause conviviale autour d'une boisson chaude ou d'un petit goûter. Et qu'elles ont tant

aimée qu'elles ont voulu l'importer ici une fois revenues à l'IEP. Leur objectif ? Nous faire découvrir une fois par semaine un nouveau thé, et surtout, de qualité : l'association est notamment en partenariat avec une boutique bordelaise, Un Air de Thé, qui est gérée par un véritable « sommelier du thé ». Elle propose un thé responsable, et le plus possible, bio. Les co-présidentes de Papothé ont d'ailleurs négocié 10% de réduction pour les étudiants de Sciences Po, sur présentation de leur carte. Mais fidèle au fika, l'asso veut aller au-delà d'une simple vente de thé, et proposer un véritable moment « chaleureux et reconfortant », pour « se rassembler



et discuter autour d'une tasse », comme l'affirment Clara et Lisa. Dernière promesse faite par Papothé : vous apprendre à bien préparer votre boisson dans les règles de l'art ! Si elles n'ont pas encore commencé leurs ventes, la première arrive bientôt, alors suivez leur Instagram [papothe_scopbx](#) pour ne rater aucune info !

Janelle Martin

Portrait : qui est Denis Mukwege, le médecin qui a donné son nom à la nouvelle promotion ?

Chaque début d'année, la nouvelle promotion d'étudiants de première année de Sciences Po Bordeaux doit élire le nom de la personnalité qui la représentera pour toute sa scolarité. Début octobre, les 1A ont tranché : ce sera la promo Denis Mukwege. Portrait d'un chirurgien hors-norme.



Denis Mukwege lors de la réception de son Prix Nobel, Crédits : Fondation Panzi

Le 7 octobre dernier, à 13h, l'amphi Montesquieu accueillait 5 orateurs talentueux, tous prêts à défendre le nom d'une personnalité. Parmi les cinq finalistes : le gynécologue Denis Mukwege, la photojournaliste Fatima Hassouna, l'ancien secrétaire des Nations Unies Kofi Annan, le psychiatre et militant anticolonialiste Frantz Fanon ainsi que l'écrivaine à succès Annie Ernaux. Après un vote serré, le résultat tombe : c'est le premier qui l'emporte !

L'homme qui répare les femmes
Denis Mukwege naît en 1955, à Bukavu, dans ce que l'on appelle à l'époque le Congo belge. Fils de pasteur, il accompagne régulièrement son père au chevet des malades alors qu'il est enfant. Réalisant que la prière seule ne parvient à guérir tous les maux, il décide ensuite de devenir médecin. Après des études à la faculté de médecine du Burundi, il obtient son diplôme de médecine en 1983, et commence à exercer à côté de sa ville natale, à l'hôpital de Lemera. Il se spé-

cialise peu après en gynécologie, à seulement quelques centaines de kilomètres d'ici, à l'université d'Angers, et retourne au Congo (alors nommé République du Zaïre) en 1989. 7 ans plus tard, alors que la première guerre du Congo débute, son hôpital est attaqué par des rebelles et il s'exile au Kenya, échappant de peu à la mort. Mais il n'y reste pas longtemps et retourne à Bukavu pour y fonder l'hôpital de Panzi. Devant l'ampleur des cas de violences sexuelles, il trouve sa vocation : venir en aide aux femmes qui en sont victimes. Ce qui lui vaudra plus tard son célèbre surnom : « L'homme qui répare les femmes ».

Un conflit sans fin...

Pour comprendre pourquoi l'aide prodiguée par Denis Mukwege est essentielle, il faut revenir à l'origine de ces violences : des conflits à répétition en République Démocratique du Congo, dont l'origine remonte à plus de 30 ans. Tout commence en 1994, alors que le génocide au Rwanda, pays voisin, fait rage. Pour fuir les représailles des massacres perpétrés contre les Tutsi, des mil-

liers de Hutus se réfugient dans l'est de la République Démocratique du Congo, une région où vivent déjà de nombreux Tutsi ; une situation qui génère depuis de nombreuses tensions. Un groupe armé rebelle, créé en 2012, sème particulièrement la panique : le M23, pour mouvement du 23 Mars. Ce dernier fait partie d'une coalition politico-militaire souhaitant renverser le pouvoir congolais. Face à ses 8 000 soldats se dressent les Forces armées de la République Démocratique du Congo (FARDC), bien plus nombreuses (150 000 hommes), mais peu organisées et minées par la corruption. Plus récemment, le conflit a pris un nouveau tournant : les milices du M23, qui ne cessent de gagner du terrain, ont pris la ville de Goma, troisième plus grande du pays, embrasant à nouveau la région.

... qui utilise le viol comme véritable arme de guerre

Ce sont notamment les groupes armés, comme le M23, qui servent des violences sexuelles comme véritables armes de guerre, dans le but de s'approprier davantage de terres. Selon l'ONU, un viol est commis dans le pays toutes les quatre minutes. Une situation qui n'est tristement pas propre à la région : « d'autres conflits armés conduisent à des violences sexuelles de masse », nous explique David Ambrosetti, qui anime le cours African Actors in World Politics à Sciences Po Bordeaux. Il cite notamment l'exemple du Tigré, une région du nord de l'Éthiopie, où le phé-

nomène « a pris une ampleur considérable » entre 2020 et 2022. Plus récemment, plusieurs forces armées ont également perpétré des violences sexuelles au Soudan, dont des viols collectifs, dans les régions du Darfour et du Kordofan : « les témoins parlent aujourd'hui beaucoup des violences en cours à el Fasher, au Darfour », déplore le chercheur.

Aux séquelles physiques et des risques de maladies sexuellement transmissibles s'ajoutent des conséquences psychologiques : souvent, les agressions sont perpétrées devant la famille même des victimes. C'est pour accompagner toutes ces femmes que Denis Mukwege a créé l'hôpital de Panzi, ainsi que la fondation du même nom. Depuis 1999, 87 000 femmes victimes de violences sexuelles ont ainsi été soignées par le médecin et ses équipes. En dehors du soutien médical, la fondation apporte une aide psychologique, juridique et économique à ses patientes. Mais en 2012, alors que le gynécologue venait de dénoncer aux Nations Unies le conflit et demandait à ce que les responsables soient traduits en justice, son domicile est attaqué et il échappe de nouveau de peu à la mort. Obligé de fuir le pays avec sa famille, il reviendra seulement trois mois plus tard, malgré les risques encourus, et y sera accueilli en héros : « C'est une figure vraiment très importante pour les jeunes congolais », nous affirme Rozenn Nakana-bo Diallo. Chercheuse au centre de recherches Les Afriques dans



Affiche de Muganga, 2025.
Crédits, Allociné.

le Monde (LAM) et enseignante du cours « Etat et gouvernement en Afrique » à Sciences Po Bordeaux, elle confirme qu'« il est assez rare que l'on connaisse des figures du monde médical sur la scène internationale » comme Denis Mukwege. Le médecin sera distingué en 2018 du Prix Nobel de la Paix pour ses actions.

Un combat qu'il mène toujours aujourd'hui, alors qu'un film retraçant son histoire, « Muganga. Celui qui soigne », vient de sortir en salle. Un visionnage que l'on ne saurait que conseiller aux premières années, et à toutes les promotions qui les ont précédés.

Janelle MARTIN

Cap sur l'Apéro Concert pour le BDA

Ce dimanche 30 novembre se tiendra la nouvelle édition de l'Apéro Concert, événement phare de l'année, tant pour le Bureau Des Arts que pour la vie associative de l'IEP.



Édition 2024. Crédits : BDA

L'Apéro Concert, en plus d'être l'événement le plus important pour le BDA, en est sûrement aussi le plus fameux (les chiffres parlent d'eux-mêmes : les places ont été sold-out en trois minutes l'an passé !). Un vrai show continu de plus de six heures à la Rock School Barbey. Pour l'association, c'est notamment l'occasion de mettre sous les projecteurs – littéralement – ses ateliers musicaux. Chacun se prépare à sa manière et a ses propres attentes à l'approche de cette nouvelle édition.

Chez *Studio 4*, la préparation est intense, avec cinq week-ends de répétition avant les 3h15 de spectacle tant attendues. Le but, nous confient les co-présidents, est bien sûr de s'amuser en tant qu'artistes, mais surtout de faire profiter au maximum le public, qui trouvera bien son compte dans une setlist variée de quelque 37 morceaux.

Nous sommes également allés sonder *l'Antenne* à quelques semaines de l'événement. Les 3 heures de mix qui se tiendront sur la soirée nécessitent certes de la préparation en interne, mais c'est surtout l'envie de faire passer un bon moment à tout le monde qui domine. En effet, si un certain passé musicalement élitiste est reconnu, l'équipe actuelle se montre pleinement ouverte à tous les styles musicaux, afin que tout le monde s'y retrouve : « Ce ne sera pas le moment de faire les puristes », nous confie Mathis, le co-président.

Du côté de *Sciences Peura*, la préparation est également méticuleuse. Lors de ses ateliers de préparation hebdomadaires, l'équipe écrit ses morceaux, propose des sons et réfléchit à la couleur qu'elle souhaite y donner, nous explique Adrien, co-président. L'un des mots d'ordre de *Sciences Peura* est sans doute la diversité : de ta-

lents d'une part, et de styles de rap proposés d'autre part ! Excitée du challenge qui l'attend, l'équipe est également consciente de la place que s'est faite l'association au sein de l'IEP depuis quelques années, avec un effectif qui ne cesse de grandir et des projets toujours plus imposants.

Dans un contexte difficile pour le monde culturel, le BDA est d'autant plus fier de mettre en valeur l'œuvre des étudiants qui font vivre ses ateliers. Les co-présidentes du BDA (« les Juliette », comme on les appelle), soulignent également la dimension professionnalisante de l'organisation d'un tel spectacle dans un lieu si spécial. En rendant hommage à la diversité musicale du BDA à un prix abordable, l'Apéro Concert est un événement qui illustre toute la philosophie de l'association : rendre l'art accessible au plus grand nombre.

Pauline Nuffer



Studio 4 en répétition. Crédits : Studio 4

Un premier Grünt pour Sciences Peura : plongée dans Medley Atelier

Avez-vous déjà rêvé d'être rappeur ? Eux, oui. Et ils comptent bien vous le prouver. Si vous les avez aimés l'année dernière, vous les aimerez encore plus cette année. L'association Sciences Peura qui fait bouger tout l'IEP revient avec un projet inédit : son tout premier Grünt.

Premièrement, c'est quoi un Grünt ?

À l'origine, Grünt est un média créé par la jeunesse, pour la jeunesse, pour filmer des artistes, organiser des concerts... En somme, faire du rap. Son format est original, puisque c'est un webzine pour lequel plusieurs rappeurs sont invités à venir librement "freestyler" dans un appartement, sur une prod de 30 minutes.

Aujourd'hui, on considère un Grünt comme un projet collectif dans lequel plusieurs rappeurs enchaînent leurs couplets dans un même clip, chacun apportant sa propre plume et son propre style.

Pour Sciences Peura, ce Grünt marque une première historique : Medley Atelier, leur tout premier clip officiel. Mais impossible de parler de simple inspiration. L'association reprend toute l'"esthétique Grünt" (même plan fixe, durée, et sens du collectif), tout en l'adaptant à son univers : chaque artiste peut ainsi choisir sa prod, son ambiance et ses effets. Une façon d'offrir à chacun une liberté totale et un espace d'expression propre.

Mais alors, d'où vient ce projet ?
La genèse de Medley Atelier



Vivre de l'art, 2025. Crédits : @faawzeyya

débute avec une envie : celle de créer plus de liens entre le public de l'école et l'association Sciences Peura. Un moyen pour vous, étudiants de l'IEP, de découvrir des morceaux et peut-être même de les ajouter dans votre playlist.

C'est lors de ces ateliers où les membres se retrouvent deux fois par semaine pour écrire, échanger et créer ensemble que la conception du projet a commencé. D'où le nom du clip : Atelier, en hommage à ces moments de travail collectif où chaque couplet, chaque idée prend forme.

Quant à Medley, cela résume l'essence même du projet : un mélange de styles, de flows et d'univers réunis dans un même élan. Quinze voix différentes, un

seul micro et un même objectif : faire vivre le rap à Sciences Po Bordeaux.

Plus qu'un simple projet musical, Medley Atelier souhaite incarner une vitrine de la créativité étudiante, une preuve que le rap a toute sa place dans l'expression artistique et culturelle de l'école. Alors, que vous soyez amateur de punchlines, curieux de nouvelles sonorités ou simplement fier de votre IEP, ce Grünt est fait pour vous.

N'hésitez pas à aller le streamer sur toutes les plateformes de l'association ! Et qui sait, si ce projet est un succès, les deux co-présidents nous ont confié que d'autres clips verraient peut-être bientôt le jour...

Rei Bourbonier.

Léo Valls : intégrer le skate dans la programmation urbaine

Ce mois d'octobre a été marqué par la deuxième édition du festival de skaturbanisme Connect à Bordeaux. Ce festival rassemble pendant 3 jours plus de 5000 visiteurs de 31 nationalités, autour d'expositions et de conférences. Il est également à l'initiative de la pose de 15 sculptures skatables dans Bordeaux. Nous avons rencontré Léo Valls, son fondateur.

Tes vidéos ainsi que ta manière de skater mettent particulièrement en valeur les villes, les "spots". Quelle est la démarche artistique derrière ces vidéos ?

Ce qui est hyper important, c'est de mettre en avant le spot tout autant que le trick. C'est ce qui rend le skate unique et spécial, c'est cette notion de terrain infini, c'est la ville, contrairement à plein de sports où cette notion de terrain est très cadrée.

C'est malheureusement cette notion-là que l'on perd lorsque le skate est présenté aux Jeux Olympiques, dans des terrains normés.

Justement, en faisant un festival Connect, tu te détaches de cette vision compétitive. Qu'est-ce qu'un festival de skate permet de montrer ou de faire que ne permet pas une compétition de skate comme les JO ?

L'idée du festival était que tout le monde ait sa place et puisse ajouter sa pierre à l'édifice. On n'est pas du tout sur la question de qui est plus fort.

C'est vraiment basé sur la créativité et sur le fait de remettre aussi le curseur sur le skate en tant que culture, en tant que pratique urbaine, en tant que vecteur de rencontres, ce qui manque en fait souvent

dans les compétitions.

Moi je vois la pratique du skate un peu comme faire de la peinture, ou de la musique, c'est une appréciation personnelle, c'est pas « c'est mieux, c'est moins bien », c'est en fonction des goûts, des appréciations.

Peux-tu revenir à 2017, quand tu as commencé à dialoguer avec la mairie d'Alain Juppé ?

En 1999, la mairie de Bordeaux a construit un skatepark. Puis ils ont considéré que le skate de rue devrait être interdit car ils avaient construit un terrain, et que donc ils étaient légitimes pour le proscrire.

Mais la réalité du terrain, c'est que le skate, c'est une pratique qui est née dans la rue, qui se passe dans la rue. Le "vrai jeu", c'est dans la rue.

C'est vrai qu'en 2017, quand on a commencé à parler à la mairie, on avait l'impression qu'on ne parlait pas la même langue. Mais c'est ça la démarche de skaturbanisme, c'est ce que certains appellent le rôle du "passeur de frontières" : c'est quelqu'un qui fait le lien entre des gens qui ne se parlent pas habituellement et qui rassemble différents points de vue pour potentiellement trouver des solutions.



Portrait.
Crédits : David Maneau

À quoi ce dialogue a-t-il abouti ?

Les solutions ont été proposées autour de trois axes :

Premièrement, la médiation, à travers la communication positive, avec la création d'un guide du skate, et par une signalétique bienveillante dans la ville qui a permis de remplacer les panneaux d'interdiction.

Deuxièmement, l'organisation d'expositions avec la présentation du skate à travers le prisme culturel et artistique, d'où les sculptures skatables, qui sont des expositions publiques.

Troisièmement, l'intégration du skate dans la conception des espaces publics lorsque c'est possible. Pendant des années, les collectivités construisaient des

places, puis installaient ensuite des dispositifs anti-skate. Nous, on propose l'inverse : il y aura du skate dans la ville, et c'est positif. Donc autant l'intégrer en amont, en réfléchissant aux matériaux, à la manière d'éviter les conflits d'usage ou les nuisances. Quand on utilise par exemple un granit adapté, il n'y a aucune dégradation. Et surtout, ça crée de la vie : les gens s'approprient les lieux, ça dynamise les quartiers.

D'autres villes t'ont inspiré ?

Oui, Malmö et Copenhague étaient en avance sur la question. Les pays scandinaves sont depuis longtemps en avance sur la mobilité douce.

Ça va de pair avec ces approches un peu progressistes de comment on pense la ville plus durable, plus écologique, plus humaine. Et le skaturbanisme, ça rentre complètement là-dedans.

On s'aperçoit que les espaces publics, les skateparks, n'ont pas toujours été conçus pour un usage féminin. Comment mieux intégrer la pratique féminine du skate ?

Bien sûr. Je pense que le skate, c'est super pour des jeunes filles. C'est une super manière de se réapproprier l'espace public. De dire, "voilà, j'existe dans la ville, je suis là, j'utilise la ville, j'utilise la rue."

Dans la programmation du festival, on essaie de parler de plein de projets portés par des femmes. Cette année, on avait des expos et des conférences d'artistes femmes comme Camille Ayme, architecte, qui fait des films de skate.

C'est peut-être un peu utopiste de penser que tout le monde peut skater les mêmes spots. Mais je pars du principe que le skate, c'est basé sur la créativité, tu peux t'amuser avec tout et n'importe quoi. Les sculptures, il faut que débutants, pros, tout le monde puisse se marrer dessus, que ce soit inclusif dans ce sens-là.

Prévois-tu d'internationaliser le festival ?

On refait une troisième édition à Bordeaux, on va faire une sacrée programmation. On est très impatient, et j'espère en 2027, une programmation à l'étranger, si possible à Tokyo. L'intérêt de le faire dans une ville comme Tokyo, c'est qu'il y a une énorme communauté de skaters qui se font stigmatiser



Illustration :
Thimothée

par la ville, et Connect pourrait aider à y légitimer la pratique du street.

Propos recueillis par Tristan Roca d'Huyteza & Rei Bourbier

Une sculpture skatable, Place de la Bourse.
Crédits : Victor Soulié-Petersen



La Nouvelle-Calédonie : une bombe à retardement de plus pour l'administration Lecornu ?

Les défis épineux ne cessent de s'accumuler pour le nouveau gouvernement. Alors même que ce dernier lutte d'ores et déjà à l'Assemblée Nationale dans l'espoir d'adopter un budget qui lui évitera la motion de censure, une autre crise l'attend également 18000 kilomètres plus loin, au cœur de l'Océan Pacifique. Celle que le premier ministre n'hésite pas à qualifier de "deuxième urgence nationale", la Nouvelle-Calédonie, se prépare en effet à un vote crucial pour son histoire qui ne cesse pourtant d'être reporté.

Envoyée en mission impossible, Naïma Moutchou s'est donc rendue sur Le Caillou dans l'espoir de parvenir à un nouvel accord avec les membres du Front de libération nationale kanak et socialiste (FLNKS). La ministre des outre-mer a alors eu fort à faire pour sa première visite officielle sur les terres kanakes encore marquées par les violentes émeutes de mai 2024.

Il faut reconnaître que le contexte n'est pas non plus des plus propices à la discussion. Outre la colère véhémente exprimée par une part notable de la population locale à l'encontre de l'Hexagone, la ministre se doit également de préserver l'équilibre fragile et fortement contesté obtenu au préalable par son prédécesseur Manuel Valls. Au centre de la tempête,

la loi organique visant à reporter les élections provinciales est ainsi devenue le symbole des incertitudes institutionnelles du territoire. Une mesure jugée indispensable par Paris pour permettre la mise en œuvre de l'accord de Bougival, fruit de négociations ardues durant l'été 2025 entre l'État, les non-indépendantistes et, pour un temps, les indépendantistes du FLNKS. Mais ce consensus fragile n'a pas tenu : le FLNKS s'est retiré, dénonçant un nouvel « énième passage en force » orchestré depuis la métropole.

“L'urgence” évoquée par Sébastien Lecornu semble donc bien réelle sur le territoire calédonien. Malgré l'établissement d'une nouvelle convention citoyenne anticipée suite à la visite de Naïma Moutchou, la crainte de nouvelles émeutes n'est pas

entièrement écartée. En effet, bien que la date du 30 novembre réclamée par le FLNKS pour les nouvelles élections ait pu être repoussée en 2026, celui-ci a refusé toute nouvelle discussion de l'accord Bougival, faisant en conséquence planer la menace d'une reprise des contestations en cas de désaccord avec la métropole.

Loin d'avoir trouvé une solution, le gouvernement Lecornu s'est toutefois octroyé un sursis en ce qui concerne le cas de la Nouvelle-Calédonie. Mais sur le Caillou, la fracture paraît plus profonde que jamais. À Paris comme à Nouméa, on retient donc son souffle dans l'attente d'une année 2026 qui marquera vraisemblablement un tournant décisif dans cette affaire.

Basile Mariani



Crédit : Congrès de la Nouvelle-Calédonie

Les coulisses de la justice transitionnelle en Colombie

Ces 16 et 18 septembre 2025, la Juridiction Spéciale pour la Paix (JSP) en Colombie a rendu ses premières sanctions de justice restaurative. Ces dates historiques symbolisent une étape importante pour la justice transitionnelle en Colombie, mais aussi dans le monde.

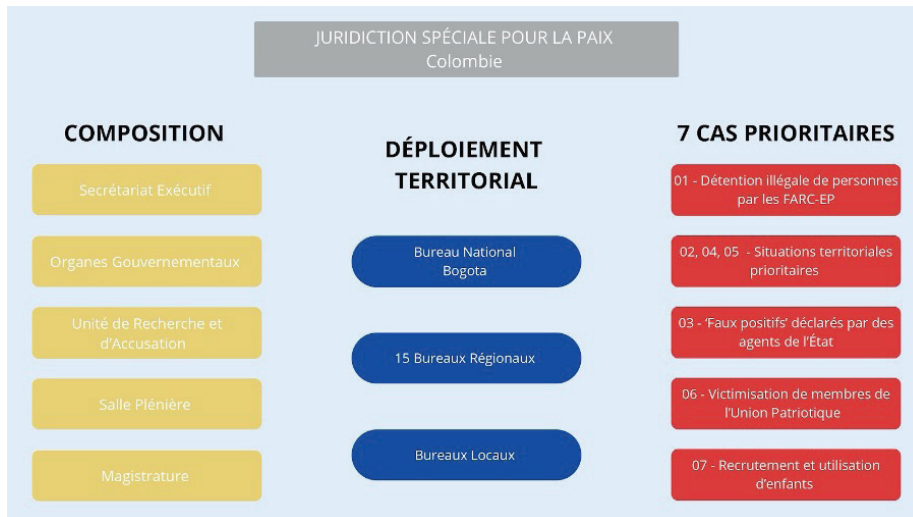


Schéma de l'organisation de la Juridiction Spéciale pour la Paix en Colombie

La JSP naît à la suite des accords de paix de 2016 et endosse la mission de réconcilier la société colombienne. Shoshana Lévy, experte en justice transitionnelle, nous explique que « les auteurs qui s'engagent auprès des victimes pourront échapper à la prison mais seront mis à contribution de la réparation de leurs victimes et de la reconstruction de la société ». La JSP intègre différents acteurs, tels que d'anciens combattants de groupes armés, d'agents du gouvernement ayant commis des crimes, des victimes, des juristes ou encore des organisations non gouvernementales...

Le travail derrière les premières sanctions

Les deux premières sanctions délivrées par la JSP condamnent des responsables de crimes de

guerre à des projets restauratifs avec des restrictions de libertés. Le chemin de Shoshana Lévy durant ses 5 années au service de la Mission onusienne de Vérification en Colombie, nous donne une idée du travail nécessaire à ce processus de paix. Elle a d'abord travaillé sur le terrain, parcourant les municipalités avec une équipe de 3-4 personnes, en allant à la rencontre des maires, des communautés de victimes et d'indigènes. Ensemble, ils s'assurent du bon respect des accords de paix, et dans le cas contraire, analysent les situations et cherchent les outils adéquats pour y répondre. Ensuite en poste à Bogota, Shoshana se concentre sur l'accompagnement de la JSP et sur son déploiement territorial aux premières audiences du tribunal restauratif.

Cette immersion totale centrée autour du dialogue fait la force de ce processus de paix. Au total 85% des individus inculpés pour crime contre l'humanité et crimes de guerre ont reconnu leur responsabilité et ont accepté de participer à des dialogues restauratifs. Les risques de déni des crimes sont réduits et les victimes, en obtenant des réponses, peuvent avancer dans leur reconstruction et leur deuil.

Le futur du processus de paix colombien

Au cours des dernières années, la JSP semble avoir gagné la confiance de l'opinion publique. Elle mène un travail approfondi pour atteindre l'apaisement d'une société marquée par des décennies de conflit. Cette mission doit cependant faire face aux coupes budgétaires et aux conséquences de la récente réduction de la mission onusienne, suite à la pression de l'administration Trump. Les efforts restent ainsi nécessaires pour continuer à accompagner la construction de la paix.

Talilah Mimoun

Liban et Syrie, les regards d'un journaliste

De la guerre opposant Israël et le Hezbollah jusqu'à la chute du régime de Bachar al-Assad en Syrie, le Moyen-Orient connaît aujourd'hui une période charnière de son histoire. Aubin Eymard, journaliste français indépendant basé à Beyrouth depuis 2022, revient sur ces événements dont il a été témoin.



Crédit : Aubin Eymard

Le parcours d'un journaliste baroudeur

Aubin Eymard devient diplômé de l'école de journalisme de Tours en 2023, après notamment un master 2 passé au Liban. Après avoir travaillé dans quelques médias locaux, il se lance en freelance pendant la guerre Israël-Hezbollah de 2024. Désormais pigiste, il collabore avec de nombreux médias, français comme étrangers, notamment le magazine Society ou New Lines. Jonglant entre l'écrit et la photographie, Aubin réussit à se faire sa place parmi la dizaine de journalistes français présents dans la région. Un de ses rêves se réalise alors.

Depuis les Printemps arabes de 2011, il s'intéresse à la Syrie et aux dynamiques de la région. Vivant désormais à Beyrouth et ayant suivi durant plusieurs mois la révolution syrienne, il peut maintenant nous partager son regard sur la situation géopolitique locale, au plus près de « ceux d'en bas ».

Le Liban, de vacances à vocation : les graines du travail journalistique d'Aubin

Depuis 2022, Aubin s'est installé à Beyrouth, au Liban, destination dans laquelle il partait en vacances étant plus petit. C'est une zone stratégique du Moyen-Orient qui n'offre que peu de

places aux correspondants étrangers. Pourtant, le pays offre un environnement linguistique unique, où se côtoient l'arabe, le français et l'anglais, et porte les traces d'un héritage colonial complexe : sous mandat français (1920-1943), les institutions politiques, l'administration, le système éducatif et certaines pratiques culturelles ont été largement influencés par la France, laissant un impact durable sur la langue, la culture et les rapports sociaux au Liban contemporain.

Dès lors, les tensions entre Israël et le Liban sont récurrentes, et travailler dans cet environnement implique de composer avec un terrain aussi instable que sensible. Pour les journalistes, la principale zone à risque reste celle contrôlée par le Hezbollah, où chaque déplacement nécessite une autorisation. En juillet 2024, il en a lui-même fait l'expérience : après la mort d'un membre de l'organisation terroriste, il s'était rendu sur place pour couvrir les réactions locales. L'atmosphère s'est rapidement tendue, et plusieurs journalistes ont été emmenés par les forces du Hezbollah. Sur ces terrains, la frontière entre reportage et danger est souvent mince.

Quant à la présence française,

elle reste très active sur la scène libanaise. La visite d'Emmanuel Macron après l'explosion du port en 2020 a ravivé cette relation, bien que la position française reste parfois jugée ambiguë. Aujourd'hui, l'ambassadeur de France au Liban cherche à accompagner un changement politique et à désamorcer une nouvelle guerre dans la région.

Enfin, la population libanaise, épuisée et révoltée après des années de crises, reste pourtant animée par une étonnante capacité d'adaptation. Malgré le délitement étatique, les Libanais inventent, survivent, et expriment une forme de résilience collective dans un pays fracturé mais encore debout. Entre colère et espoir, le Liban oscille sans cesse entre effondrement intérieur et pressions géopolitiques extérieures, une lumière vacillante que des journalistes comme Aubin tentent de raconter au cœur d'un Proche-Orient en perpétuelle recomposition.

L'espoir du peuple syrien

4h du matin. 27 novembre 2024.

La guerre Israël-Hezbollah se termine par un cessez-le-feu entre les deux belligérants. Aubin pense alors pouvoir souffler. Pourtant au même moment, en Syrie, les rebelles au régime de Bachar al-Assad annoncent une offensive sur Alep. À partir de là, les événements s'enchaînent : Alep, Hama et Homs tombent les uns après les autres dans la main des rebelles. Les journalistes comprennent que le régime sanglant des al-Assad va tomber. Pour la première fois, Aubin se rend en Syrie. Il découvre alors avec effroi les crimes de ce régime qu'il savait sanguinaire, comme à la prison de Saidnaya, où des milliers d'opposants et de simples civils ont été massacrés. Il est alors choqué par l'ampleur de la violence: on dénombre encore aujourd'hui plus de 540 000 disparus. Chaque famille syrienne est touchée par les crimes baasistes. Malgré les tensions et les incertitudes de la transition, les Syriens le savent, ils ont gagné la mère des batailles : celle de la liberté. Place maintenant à la reconstruction pour ce peuple

qui doit dépasser les rancœurs, notamment religieuses, pour tracer son chemin.

Le Moyen-Orient à la croisée des chemins

Quand on lui demande "À quoi ressemblera le Moyen-Orient dans dix ans ?", Aubin nous répond qu'il n'est pas un prophète : toute prédiction serait vaine tellement la situation est complexe. Maintenant à la croisée des chemins, le Moyen-Orient doit faire face à de nombreux défis. D'un côté, il est le terrain de jeu de nombreuses puissances étrangères et les alliances se multiplient, révélant les crispations géopolitiques actuelles. La guerre de 10 jours opposant Israël et son allié américain au régime des Mollahs iraniens en est l'illustration parfaite. Le journaliste souligne néanmoins que chaque nation devient de plus en plus indépendante et qu'une simple lecture binaire est insuffisante à dépeindre les réalités de la région. Israël, de par sa politique de "terre brûlée" ou par son occupation du Sud-Liban, favorise un climat de tensions permanent contrastant avec la volonté d'apaisement de la communauté internationale, toujours timorée. Les lendemains qui chantent semblent loin pour les populations civiles de la région, impuissantes et finalement véritables victimes de cette "pente glissante qui ne s'arrête plus".

TRIN Antoine et
DE HERTOIGH Maureen



Crédit : Aubin Eymard

« On ne peut pas rester sans rien faire » : à Bordeaux, ils agissent pour les familles mal logées

Alors que la trêve hivernale a débuté le 1er novembre, des dizaines de familles sont mal logées à Bordeaux. Les effets sur la scolarité sont terribles. Face à ce fléau, étudiants et parents s'engagent.

Cela fait des années que dans toutes les écoles, les parents d'élèves savent que des enfants sont mal logés et dorment dans la rue », déplore Laure Michel, cofondatrice en octobre 2024, du collectif de soutien aux personnes mal logées à Bordeaux. « C'est en avril 2024 qu'on a voulu alerter largement, avec des banderoles : 'le jour à l'école, à la rue la nuit' disposées devant l'école Pas Saint Georges » détaille la mère de deux enfants scolarisés à l'école des Menuts à Saint-Michel. Près d'un an après la fondation du collectif, « 53 familles et 118 enfants ont été accompagnés », relate la Bordelaise.

À l'école, l'impact est énorme
« Quand on dort en tente et

qu'il pleut, on se retrouve vite avec des affaires humides et on n'a pas de lieu pour faire ses devoirs. Puis quand on vit au rythme des squats, on arrive fatigués en cours » se désole Maxime Delrieu, étudiant à Sciences Po Bordeaux. « Dans certaines écoles de la ville, ce sont un à quatre enfants qui sont en situation de mal logement à Bordeaux » ajoute-t-il.

« Créer du lien social »

Fort de ce constat, le Toulousain cofonde, fin 2024, l'association d'aide aux devoirs « Apprendre-Ensemble ». À l'aide d'une cinquantaine de membres actifs, le groupe de quatre amis intervient une heure, tous les vendredis, à l'école primaire des Menuts et du Vieux Bordeaux.

« La priorité absolue est d'aider les enfants mal logés, qui, pour certains, ne peuvent même pas être inscrits au centre d'animation le soir, faute de moyens. Ils ont souvent beaucoup de retard car ne peuvent pas être aidés à côté », développe l'étudiant du master économie sociale et solidaire.

« Avant, l'école n'existait plus une fois la porte passée. Maintenant, les élèves ont un moment privilégié le vendredi et les professeurs observent un vrai changement » indique le coprésident.

Laure Michel salue cette initiative, mais n'oublie pas que « c'est à l'État de prendre en charge le problème, et surtout à la racine ».

Pour porter le sujet au niveau national et trouver des solutions, le collectif de soutien aux personnes mal logées est en contact avec groupements, associations et élus.

Contactés, le Centre Communal d'Action Sociale de Bordeaux, service de la ville qui vient en aide aux personnes en situation de précarité, et la ville de Bordeaux, n'ont pas souhaité répondre à nos sollicitations.

Anna Pimpaud



À l'école primaire des Menuts, une quinzaine de bénévoles de l'association Apprendre-Ensemble aide, chaque vendredi, 17 élèves à faire leurs devoirs. Crédits : Anna Pimpaud

Des ex-présidents en prison : la contre-attaque de nos démocraties ?

Nicolas Sarkozy en France, Jair Bolsonaro au Brésil... En l'espace de quelques semaines, deux anciens présidents ont été condamnés à des peines de prison ferme. Alors que l'État de droit est assailli par les partisans des ex-chefs d'État, la justice a su rester forte. À nos démocraties d'en tirer les leçons et de faire valoir ses valeurs.

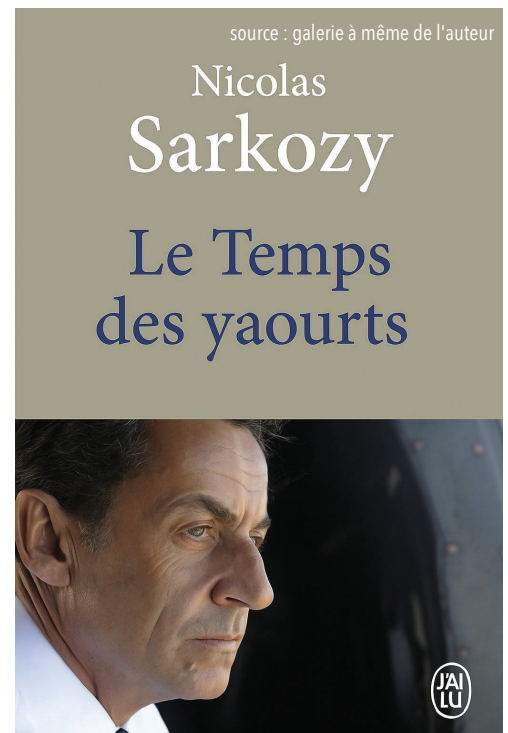
À l'annonce des condamnations de Nicolas Sarkozy, les juges ont eu la joie de recevoir de multiples menaces. Que ce soit par des lettres ou sur les réseaux sociaux, les soutiens de l'ancien chef de l'État ont critiqué le jugement avec violence, remettant en cause la peine. Au Brésil, des manifestants pro-Bolsonaro se sont précipités dans les rues pour exiger l'amnistie de leur idole. Quel triste spectacle. Malgré des années d'enquête face à des crimes exceptionnels (association de malfaiteurs dans le but de financer une campagne pour l'un ; tentative de coup d'État pour l'autre), la justice est non seulement critiquée, mais également remise en cause. Les véritables fautifs seraient des juges « politiques », ayant fait passer leurs idées avant la vérité. Une défense solide permettant sans aucun doute de blanchir... mais pas les mains des condamnés. Il faut les comprendre : des « gens comme eux » n'ont pas l'habitude d'être confrontés à leur propre droit !

Une justice « pareille pour tout le monde » aurait normalement dû nous réjouir. Un président en

prison n'est pas le signe d'une décadence, loin de là. Cela montre que nos démocraties sont au contraire saines et rappelle que tout le monde est égal devant la loi.

Attendez, on reprend. Ça, c'est ce que j'avais écrit avant d'apprendre, le 10 novembre, la sortie de prison de Nicolas Sarkozy, qui effectuera donc sa peine auprès de Carla, à son domicile, habillé de son désormais habituel bracelet électronique. Après seulement 20 jours en prison, au lieu de 1 825, l'ancien président ne dort plus en cellule. Disgrâce. Voilà que la justice se dédouane presque, donnant du grain à moudre à la défense du condamné. Il ne faudrait pas que les Brésiliens s'inspirent de cette libération... eux qui devront bientôt statuer sur l'amnistie potentielle de Bolsonaro.

Alors que les démocraties libérales gagnent du terrain partout dans le monde, nous aurions pu être fiers d'une justice qui reste impassible. Finalement, celle-ci aura jugé qu'il ne « représente pas de risque suffisant pour justifier son incarcération



». Soit, c'est vrai qu'il ne risque pas de recontacter Kadhafi... Mais quel message est envoyé ? Finalement, la contre-attaque des démocraties n'est pas pour tout de suite. Mais elles ne devront pas tarder : l'État de droit vacille de plus en plus et, à force de se tordre, pourrait bien se rompre.

Pour ou contre : Le sport automobile

Alors qu'au mois d'octobre se tenait la troisième édition du "GP Explorer" créé par le youtubeur Squeezie, l'évènement a été l'occasion de relancer le débat sur l'existence de la Formule 1, certains pointant du doigt son impact environnemental.

POUR

Longtemps critiquée pour son impact environnemental, la Formule 1 arbore un nouveau visage : celui d'un laboratoire de technologies durables.

Défendre les Grands Prix, c'est défendre une vision du progrès pour une industrie plus responsable.

D'ici 2030, la Formule 1 s'est engagée à devenir neutre en carbone, ou au minimum à réduire de moitié ses émissions de carbone par rapport à 2018.

Dès 2026, les voitures rouleront avec un carburant entièrement durable.

Le sport automobile est un centre de recherche, impactant non seulement la compétition mais aussi les innovations de demain.

Au-delà de la technologie, la Formule 1 est un spectacle unique, présent sur chaque continent et offrant une vitrine culturelle pour les pays hôtes. Les gains économiques sont considérables : afflux de touristes, stimulation de l'économie locale... Chaque circuit est différent et permet une saison riche en rebondissements.

Enfin, la F1 reste avant tout un sport d'équipe réunissant des passionnés venus de tous les horizons : ingénieurs, pilotes... Chacun peut y trouver sa place et exprimer sa passion.

Toute compétition sportive est polluante. Entre les déplacements des sportifs et les événements internationaux, les critiques adressées à la F1 pourraient s'appliquer pour d'autres sports. Alors pourquoi viser seulement les GP ?

Kelle Charlotte

CONTRE

À l'heure où le réchauffement climatique s'accélère et où les transports représentent le deuxième secteur le plus polluant, l'existence de la F1 interroge. À la fin de la saison 2024, les émissions de ce sport s'élevaient à 168 720 tonnes de CO₂, ce qui équivaut au bilan annuel d'environ 35 000 voitures. Une pollution qui atteint des sommets pour une activité qui n'a pas d'autre but que de répondre à un besoin croissant de divertissement et de spectacle.

De plus, si le sport est considéré comme un vecteur d'intégration, censé dépasser les logiques de classe, peut-on en dire autant de la F1 qui apparaît comme profondément élitiste ? En effet, réussir dans ce sport nécessite de bénéficier de grosses infrastructures et d'un budget personnel colossal, une voiture de F1 coûtant près de 15 millions d'euros.

Ainsi, quand on s'intéresse aux origines des 20 pilotes de F1 concourant en 2025, on aperçoit nettement que ceux d'origine occidentale sont surreprésentés par rapport à ceux des pays du Sud. Par exemple, seuls Franco Colapinto (Argentine) et Gabriel Bortolotto (Brésil) sont à l'œuvre pour représenter l'Amérique Latine, tandis que les régions du Moyen-Orient et d'Afrique ne bénéficient d'aucune représentation.

Une question se pose alors : Face à de telles discriminations socio-économiques et géographiques, peut-on vraiment considérer la F1 comme un sport "comme les autres"...?

Lola Hernandez

Les Rêveurs, un film “porteur d’espoir” sur la santé mentale des jeunes : première réalisation d’Isabelle Carré

Depuis octobre, j’ai rejoint les Ambasstaches, les ambassadeurs étudiants du cinéma Jean Eustache à Pessac, dont la mission est de faire découvrir le cinéma aux jeunes. Pour notre première interview, nous avons rencontré Isabelle Carré, venue présenter son premier long-métrage en tant que réalisatrice, *Les Rêveurs*.



Crédit : Allociné

Adapté de son livre paru en 2018, le film aborde un thème aussi actuel que peu pris en charge : la santé mentale des jeunes. Le confinement et « la désespérance des jeunes et leur hospitalisation » ont poussé Isabelle Carré à passer derrière la caméra : « je me suis dit que ce serait intéressant de mettre en perspective mon expérience avec ce que les jeunes vivent aujourd’hui », explique-t-elle.

Les Rêveurs suit Élisabeth, alter ego d’Isabelle Carré, comédienne animant des ateliers d’écriture à l’hôpital Necker auprès d’adolescents en détresse. À leur contact, elle revit son internement à 14 ans

et la découverte du théâtre, qui l’a sauvée. Pour la réalisatrice, le film s’inscrit dans une démarche de pair-aidance : « on est bien placé, quand on a soi-même traversé des épreuves, pour aider, comprendre et parler la même langue que ceux qui les vivent ».

Longtemps, Isabelle Carré a gardé le silence sur son internement, par peur du jugement. Or comme elle le souligne, il est « important que ces jeunes soient représentés pour ne pas ressentir ce que j’ai ressenti à 14 ans : cette honte ».

Refusant tout voyeurisme, elle a souhaité un film empreint de douceur : « je n’ai pas du tout voulu une ambiance à Vol au-dessus d’un nid de coucou ou à Shock Corridor ». Pas d’images « chocs », ni d’enfants « abîmés physiquement » est un choix assumé pour « sortir des clichés et faire en sorte que les enfants concernés ne se sentent pas stigmatisés ». La réalisatrice précise : « au contraire, ce sont des enfants comme les autres, simplement ils traversent quelque chose de compliqué, et le film montre qu’il y a des solutions ».

Isabelle Carré tire aussi la sonnette d’alarme face à la crise de la pédopsychiatrie : « les hospitalisations des jeunes filles de 10 à 15

ans pour tentatives de suicide ont augmenté de 246 % en dix ans », rappelle-t-elle. Avec seulement « 500 à 600 spécialistes sur tout le territoire », certains départements « n’ont rien ».

Pourtant, malgré la gravité du sujet, *Les Rêveurs* reste avant tout un film porteur d’espoir. « Oui, c’est un film qui dénonce en filigrane, mais c’est surtout un film qui redonne le goût de la vie à ceux qui l’ont perdu », affirme Isabelle Carré. « Le film s’appelle *Les Rêveurs* parce qu’on a besoin de rêver et de partager des fictions qui nous permettent de nous identifier et de mieux comprendre un monde déjà illisible pour les adultes, alors que dire des adolescents » conclut-elle.

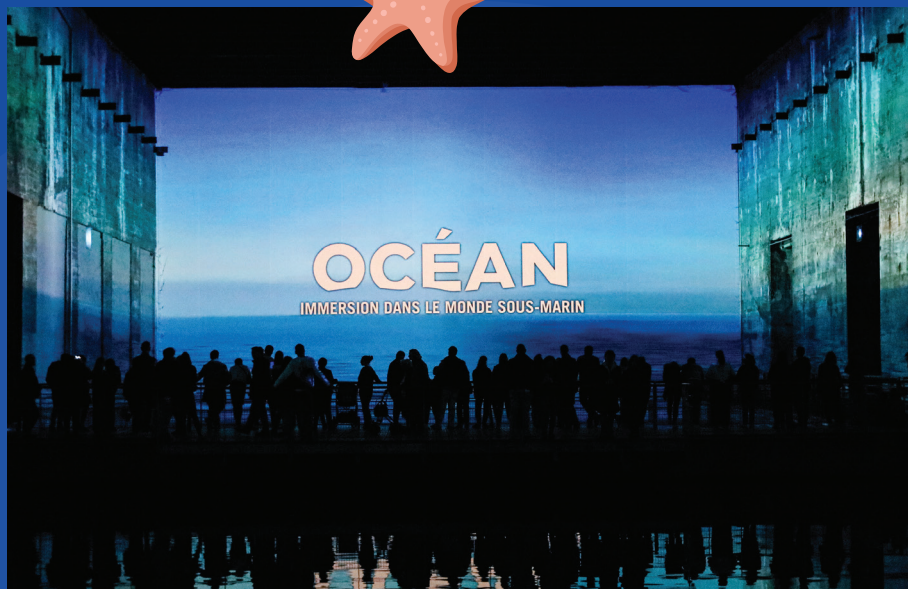
Lisa Bouttier

Crédit : Léna Garrido



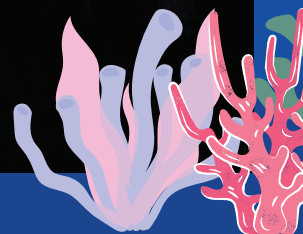
Voyage 20 000 lieux sous les mers

Depuis le 18 octobre dernier, le Bassin des Lumières accueille leur nouvelle exposition "Océan : Immersion dans le monde sous-marin". L'InsPo et Déclic vous proposent ce voyage, 20 000 lieux sous les mers.



Dans cette ancienne base sous-marine, nous plongeons au beau milieu de nos océans. Les murs de bétons s'effacent peu à peu. Ils laissent leur place à un spectacle aquatique et marin, de l'Antarctique au fin fond de la fosse des Mariannes.

Entre crainte et admiration, les requins font partie des plus grands prédateurs marins. Néanmoins, ils sont victimes de la pêche excessive et leurs ailerons font l'objet d'un trafic illégal important. De quoi nous faire réfléchir sur "qui" est le vrai prédateur ...



Tortues et phoques ne nous ont pas encore délivré tous leurs secrets !

Saviez-vous que le sexe des tortues de mer était déterminé par la température lors de l'incubation des œufs ? Cela explique en partie leur sensibilité au changement climatique : on observe une diminution importante de tortues mâles, mettant en péril l'espèce.



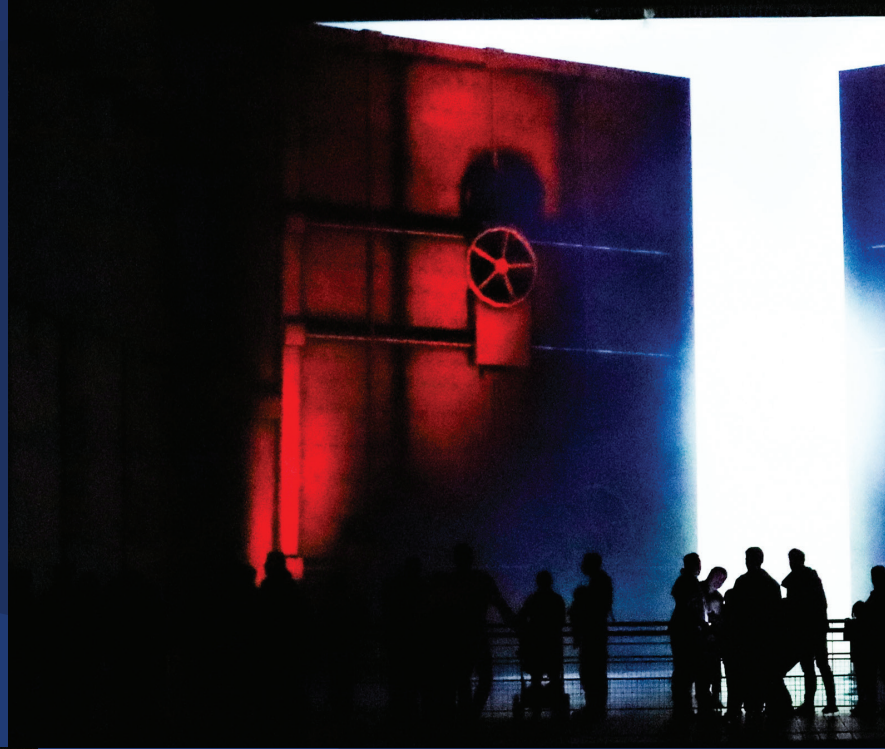
De même, avez-vous entendus parler du "langage des phoques" ? Ces derniers échangent de nombreux sons complexes, que nous n'avons pas encore décryptés ...



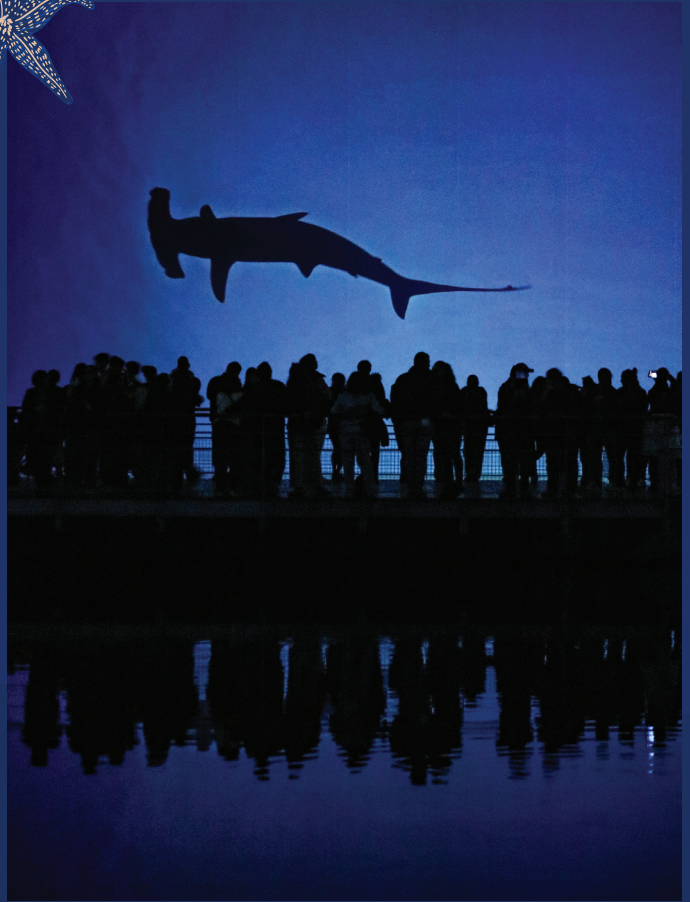
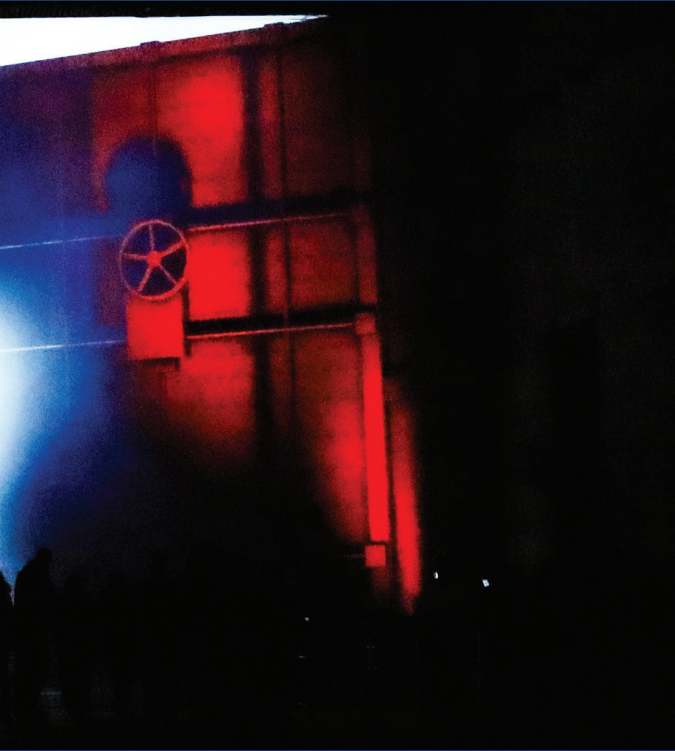
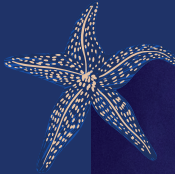
Aujourd'hui, plus de 2000 espèces de méduses ont été identifiées par les chercheurs. Néanmoins, on pense qu'il pourrait y en avoir jusqu'à 8000 de plus ! Certaines vivaient dans des profondeurs encore inexplorées. De même, leur sensibilité aux températures les rendent plus discrètes qu'à l'accoutumée, dans un contexte de réchauffement des eaux .

TRIN Antoine
et MICHEL Margaux (crédit photos)

LE BASSIN DES LUMIÈRES L'OBJECTIF



MIÈRES A TRAVERS DE DÉCLIC



CRÉDIT PHOTOS : MARGAUX MICHEL

J'ai testé : les transports en Thaïlande

Quoi de mieux pour s'acclimater à un pays que de tester les moyens de transport locaux ? C'est ce que j'ai eu la chance de faire pendant les trois semaines que j'ai passées en Thaïlande quand j'avais 16 ans. Retour sur une expérience pour le moins rocambolesque.



Crédit : C.B

Au début du voyage, les trajets étaient simples : balades en tuk-tuk dans Bangkok et beaucoup de marche. Mais quand il a fallu passer du nord au sud de la Thaïlande, j'ai vite compris que la tranquillité n'allait pas durer avec la première épreuve : le train de nuit pour relier Bangkok à Chiang Mai. On m'a annoncé une seconde classe, avec une couchette, pendant 14h, je me suis dit « tranquille, ça va passer vite ». Grossière erreur : la clim réglée sur -4 qui m'a fait mourir de froid, les draps de la couchette déjà utilisés et pleins de taches, mais surtout, les toilettes sans fond qui s'évacuaient directement sur les rails, en plein milieu de la campagne thaïlandaise. Alors oui, on peut le dire, j'ai testé : uriner sur des rails de train.

Une fois à Chiang Mai, départ pour un trek de 3 jours dans la jungle et quoi de mieux pour s'y rendre que de prendre un songthaew : un taxi, ou plutôt un 4x4 avec une remorque aménagée pour s'y installer. Cette fois-ci, j'ai testé : un trajet de 2 heures dans une remorque sur des routes de montagne (vomi assuré).

Petite pause dans les aventures pour relier Chiang Mai à Kanchanaburi, puis Bangkok, en bus de nuit grand luxe (pour une fois), avec de la place pour les jambes, une couverture (propre) et un siège inclinable. Avec le recul, je pense que c'était une pause bienvenue pour se préparer psychologiquement à l'épreuve suivante : le bateau de nuit de 8h pour aller sur les îles. Retour de la clim ambiance Pôle Nord et pas de cabines, juste une énorme pièce avec des lits superposés collés les uns aux autres en mode dortoir.

Enfin, puisqu'il en faut bien une, existe-t-il quelque chose de mieux pour une dernière soirée que de faire un karaoké ? Eh bien oui : faire une course-poursuite en tuk-tuk dans les rues de Bangkok. Il était minuit passé, les rues étaient vides et on a réussi à motiver les chauffeurs pour faire une course. Ils ont pris la mission un peu trop à cœur : un virage sur une roue, un passage au feu rouge et une queue

de poisson à la Mario Kart plus tard et c'était déjà l'heure de rentrer en France.

Bref, un séjour exceptionnel, qui m'aura donné mon meilleur mantra : les voyages les plus ghetto font les meilleurs souvenirs et surtout les meilleures anecdotes.

C.B



Crédit : C.B

HOROSCOPE

Bélier

T'as raté tes DST de langue mais tu veux quand même aller en mobilité en Amérique latine ? Comme 80% des 2A cette année ! (essaie d'envisager une reconversion Roumanie au cas où)

Taureau

Oublie les partiels, pense au bon repas de mamie qui t'attend à Noël, promis ça arrive vite (plus qu'une douche !).

Gémeaux

Il commence à faire froid et les fins de mois sont difficiles ? T'as plus d'argent pour allumer le chauffage ? Les astres te conseillent la soupe (la bière) pour te réchauffer.

Cancer

Jessica et Thibault divorcent ? Sarkozy sort de prison ? Assieds-toi ma star et profite du divertissement.

Lion

Mercurie rétrograde : ça y est, ton excuse préférée pour être aigrie à longueur de journée est enfin valable ! Profite bien.

Vierge

Entre DST, mémoire et co-présidence de 36 assos, on salue ton sens de l'organisation à toute épreuve et on te veut dans notre équipe !

Balance

Ton temps d'écran est tellement élevé que tu ne réfléchis plus qu'en mème et brainrot, pense à faire une pause avant de te faire ban du compte même de Sciences Po...

Scorpion

Les astres se sont penchés sur ton sort, peut-être que l'amour t'attend à Arts et Métiers, ou peut-être que c'est le moment d'envisager de prendre un Sugar Daddy...

Sagittaire

Pas de dépression hivernale ici (sauf quand la machine à café est en panne), oublie que t'as aucune chance et fonce, on sait jamais, sur un malentendu ça peut passer.

Capricorne

Arrêter de noyer son chagrin dans les soirées et l'alcool ? Nan, c'est pas pour toi ça, les bonnes résolutions c'est en janvier.

Verseau

On te voit t'accrocher à toutes les diversions possibles plutôt que de réviser, mais c'est ok, pour mater James Beaufort sur grand écran, on t'accorde cette pause bien méritée.

Poisson

Tu fuis Moodle aussi vite que Bielle Biarrey sur un terrain, n'oublie pas que même les meilleurs finissent par se faire rattraper (et qu'ils vomissent sur le bord du synthé).

Mission vraiment impossible : aide l'agent Lecornu



Le premier ministre Sébastien Lecornu t'a chargé de construire son budget. Mais l'heure est grave : la France n'a plus d'argent, ta popularité est au plus bas et Noël arrive. Fait vite ton budget pour ~~profiter de tes vacances aux Seychelles~~ sauver la France de l'implosion ! Répond à ce QCM et compte tes points €, Gauche et Droite : si plus de deux d'entre eux sont négatifs, c'est perdu !

Taxe Zucman : l'argent fait le bonheur

- Tu adoptes la Taxe Zucman version Zucman : 20 milliards dans la poche et le soutien d'une partie de la gauche ... *dring* *dring* Ha tu te fais engueuler par Patrick Drahi qui annonce partir de la France pour la Suisse ... (c'est déjà le cas) [+2€, +2 Gauche, -3 Droite]
- Tu mets en avant la Taxe Zucman « light », « sans sucres », « allégée », ... bon bref encore une invention digne d'une école de commerce [+1€, +1 Gauche, -1 Droite]
- Tu ne taxes pas les riches, logique tu viens tout juste d'ouvrir un PEA et tu as peur d'être concerné [-2€, -2 Gauche, +2 Droite]

La culture : vous-avez pas vu mes bijoux ?

- Tu finances les Tuches 6 et une dizaine de films d'auteurs français vus par Regelegorila et deux de tes potes des Petits Courts : vive le cinéma [-1€, +1 Gauche, 0 Droite]
- Tu gardes le même budget mais tu rajoutes quand même une plaque de plexiglass sur une fenêtre du Louvre : ce serait bête de subir un braquage [0€, 0 Gauche, 0 Droite]
- C'est la hess : tu coupes le budget de la culture et laisse Annick (vraiment) à la rue [+1€, -1 Gauche, +1 Droite]



L'armée : « c'était pas ma guerre »

- Plus 50 milliards, logique c'est l'armée (méchants russes) [-3€, -2 Gauche, +2 Droite]
- Plus 40 milliards, logique c'est l'armée (méchants Nord-coréens) [-2€, -2 Gauche, +2 Droite]
- Plus 30 milliards, logique c'est l'armée (méchants belges) [1€, -2 Gauche, +2 Droite]



L'école : comment est votre Blanquer ?

- Foutu pour foutu : tu augmentes de 10% le budget de l'éducation et assure que « chaque salle des professeurs sera dotée d'une machine à café ». What else ? [-2€, +2 Gauche, -1 Droite]
- Tu entends les revendications des professeurs du public : face à cette colère, tu finances la 3^e piscine de Stanislas. Si avec ça ils ne vont pas mieux. [-1€, -2 Gauche, +1 Droite]
- Tu demandes au professeur encore un petit effort : tu ne touches pas au budget mais met en avant ce qui reste de ton SNU préféré. [0€, -2 Gauche, +0 Droite]

La réforme des retraites : que se cache-t-il sous le tapis ?

- 1017e revirement de situation : tu relances le débat sur les retraites à l'Assemblée. Faut bien les choquer [-1€, +2 Gauche, -1 Droite]
- Plat du pied sécurité : tu suspends la réforme jusqu'en 2027. Ils se débrouilleront plus tard. [0€, +1 Gauche, 0 Droite]
- Battre en retraite ? JAMAIS. Tu maintiens la réforme des retraites dans sa version actuelle. Ils vont faire quoi au pire, manifester ? [+1€, -2 Gauche, +1 Droite]